

MANU
MILITARI

STANKE

LE SOURIRE DE LETICIA



**MANU
MILITARI**

LE SOURIRE DE LETICIA

STANKE
Une société de Québecor Média



Un tinto en Leticia	9
Une fenêtre sur l'Atlantique	15
Santa Rosa, Pérou	23
Tournesol Magique	27
Chichuwasa	33
Le Gitan	41
Hippie Hotel	47
Los Kilometros	53
L'infection	59
Pluie	63
L'asperge, Gentledog et Fraîche du jour	71
L'empire contre-attaque	79
Tendresse	85
Larguer les amarres	97
La croisière s'amuse	103
Au cœur du vrai	109
Deal is done	115
Iquitos	125
Le rabatteur	131
Ma seule amiga	137

Los Tabarnacos	143
Au pays des mille rivières	149
Hainer	155
Le regard	161
Le blues du Middle East	165
Le balafré	173
La pièce de théâtre colombienne	177

Un tinto en Leticia



L'hôtel où je suis est plein de vrais voyageurs, hippies, aventuriers et autres rêveurs éternels. On se douche à l'eau de pluie restée dans une réserve sur le toit. Le jet est fin et plutôt froid par rapport à la chaleur étouffante qu'il fait ici. On est quatre dans la chambre et on doit en traverser une autre pour arriver dans la nôtre. On laisse la porte du balcon grande ouverte, de toute façon on n'a pas de moustiquaire, et on a chacun une petite fan devant nos lits pour faire un peu de vent.

La fan tournoie dans mon oreille, il est environ 6 heures du matin, les oiseaux s'en donnent à cœur joie, les fidèles entament des chants religieux dans l'église d'en face. Mes cochambreurs dorment encore. Faut dire qu'avec la fête qu'ils ont menée hier soir, ils ne sont pas près d'ouvrir l'œil. Camilo fait l'étoile en maillot de bain fleuri, le Gitan sourit en ronflant et un Argentin embrasse les plis du hamac sur le balcon.

Les trois ont la peau nue comme des locaux, ils s'offrent à l'appétit des moustiques. Pareil pour moi, insouciant, inconscient, ou les deux, mon drap est à mes pieds au réveil. J'enfile la petite chemise blanche toute froissée que je portais la veille, et je tâte mes poches pour être sûr d'avoir toujours mes sous. En touchant mon paquet de cigarettes écrasées, je comprends que j'ai dormi dessus.

Je descends les escaliers et, venant d'une des chambres du bas, j'entends les deux filles qui travaillent à l'hôtel rire comme des folles. J'essaie de voir si je peux dénicher de l'eau quelque part dans le hall, je n'en trouve pas. Je tourne la poignée plutôt fragile et presque inutile qui décore la porte d'entrée, et je me retrouve à marcher sans savoir où aller. Émerveillé, je prends mon temps ; mes pas sont paresseux, poussièreux. L'air sent le gaz et l'humidité, le brûlé. Je me dis que c'est l'odeur du coin, mais mes yeux cherchent autour s'il n'y a pas quelque chose en feu. Déjà des scooters et des motocarros filent à toute allure alors que des enfants vagabondent lentement vers l'école. En quelques minutes, je tombe sur un café, je m'assois à la dernière table disponible.

Les terrasses m'ont manqué à Bogotá, il n'y en avait pas dans mon quartier, et s'asseoir dehors pour siroter son café, c'était s'exposer aux apparitions des morts-vivants. On les appelle comme ça parce qu'ils respirent encore mais qu'il est trop tard, ils tiennent plus à la drogue qu'à la vie. Souvent, on les voit même pas arriver, on dirait qu'ils sortent des égouts comme par magie, ils se pointent avec leur tête de nerveux, le

corps fourré dans un gros manteau où ils cachent au minimum un couteau, et ils demandent plus ou moins poliment une pièce. La nuit, ils font planer la violence sur toute la ville.

Ici, les hommes sont assis sur des chaises en plastique, installées sur le trottoir, face à la rue. On est une trentaine dont deux policiers, facilement reconnaissables avec leur dossard jaune fluo. Deux femmes en jupe rouge, courte et moulante, talons hauts et chemise blanche généreusement déboutonnée, servent le tinto, le café. Devant nous, un homme qui a perdu une jambe, peut-être sur une mine – il doit y en avoir quelques-unes dans le coin –, demande l'aumône. Un vieillard vient s'asseoir à ma table, « con permission ? ». Il y a aussi un chien et trois cireurs de chaussures. Quand on a un minimum de situation ici, j'imagine qu'on chausse du cuir, même si ce sont des sandales. Un des cireurs, chemise et short hawaïens, prend tous les clients pendant que les deux autres, plus jeunes, jeans troués, chemise à carreaux pour l'un, t-shirt en lambeaux pour l'autre, parlent et rigolent. Un des jeunes donne un petit coup de pied pas bien méchant au chien, histoire de se donner une contenance. Le chien soulève mollement la tête, se débarrasse de quelques puces dans le cou avec sa patte arrière, de quelques autres dans le dos avec ses dents, repose sa tête sur le béton, ferme les yeux. Mais il les rouvre aussitôt, une fois réveillé ça le gratte partout finalement.

Une radio griche bruyamment, « violenciiiiia, trafiiiiico », chaque syllabe est appuyée, découpée

lentement par l'animateur, « EL PRO... BLE... MAAA... », et il chante son discours ponctué d'intonations dignes d'un commentateur de soccer. Un homme s'impatiente de n'être pas servi au moment où il s'assoit, il fait des « psss », « pssss », « psssss », se lève, parle fort, claque des mains comme s'il applaudissait sa virilité, mais sans succès, il se rassoit, ne tient plus en place, tape du pied, regarde autour voir si personne ne se moque de lui, se plaint à poumons déployés, quand finalement la serveuse l'aperçoit.

Je commande un deuxième tinto. La serveuse me dit quelque chose que je ne comprends pas, elle me le répète, je lui demande de répéter encore mais elle perd patience, s'en va et me ramène mon tinto avec désintérêt. Je regrette ma paresse qui fait qu'en un troisième voyage en Amérique latine en deux ans je n'ai pas fait l'effort d'apprendre l'espagnol. J'allume une énième cigarette. La rue s'est animée, les commerces ouvrent tranquillement, un Indien avec des cheveux charbon ténébreux jusqu'à la taille m'offre un large sourire édenté. Un autre trimbale sur son dos des tiges de canne à sucre. Des groupes de policiers patrouillent la ville à moto, il en passe à chaque dix minutes, M16 pointés au ciel.

Finalement, le bonheur, c'est peu de choses, un moment arraché à la routine, une tranche de vie où l'on redevient enfant, s'extasie devant tout et rien, sens en éveil, on apprécie simplement. C'est des rencontres, des musiques et des odeurs, des saveurs et des paysages, en un mot, c'est le voyage. J'ai vu

par hasard son nom sur une carte ; elle me plaisait déjà. Entourée de guérilleros et de narcotrafiquants, plongée au cœur de l'Amazonie, aux frontières du Brésil, du Pérou et de la Colombie, moitié ville moitié village, j'ai eu envie de mettre un visage sur son nom : Leticia.

Une fenêtre sur l'Atlantique



Vingt-quatre heures auparavant

On était assis ensemble dans l'avion Bogotá-Leticia, moi côté hublot, lui côté couloir. Il me pompait l'air à gigoter sur son siège. Mes soupirs méprisants n'y changeaient rien. Je me suis dit ce type est un blédard qui prend l'avion pour la première fois, c'est pas de sa faute... Et quand on nous a servi une collation, un chips et un caramel, il a tout mis dans sa poche, ça m'a conforté dans mon préjugé du blédard sans pesos qui, tel un écureuil, enterre les provisions.

J'ai détaché les yeux de mon livre un instant, il en a profité pour ouvrir la conversation. Du rongeur, il avait aussi l'audace. J'étais méfiant. Faut dire que toutes ces fables escobariennes ajoutent une couche de sueur au nouveau venu en Amazonie colombienne. Je suis resté vague quant aux questions qu'il me posait, je préférerais parler de lui, mais au détour d'une phrase j'ai échappé le nom de l'hôtel où j'allais. L'écureuil,

lui, s'appelait Andrés. On a fini par sympathiser, en anglais, en espagnol et en gestes, puis je l'ai esquivé à la descente de l'avion. Il devait récupérer ses affaires de la soute, moi j'avais qu'un bagage à main. Je suis parti sans le saluer, en jetant un petit regard rapide dans sa direction, pour m'apercevoir qu'il me zyeu-tait aussi.

Dans un endroit réputé comme dangereux, il peut être difficile d'apprécier les premiers moments. La nervosité est trop grande. Mais en traversant la nonchalance des douaniers, je suis envoûté par ce parfum d'anarchie, qui circule ici si librement, et qui m'enivre à en devenir loco. Je dois quand même rester sur mes gardes.

Depuis mon arrivée en Colombie, on me dit de ne pas prendre un taxi sans l'avoir réservé à l'avance, alors je demande s'il y a moyen de le faire, mais non. J'allume donc une cigarette, sous le toit en tôle de cet aéroport de campagne, et je réfléchis. J'adore l'ambiance, l'odeur des corps mélangée à celle de la terre, la mélodie des moteurs diesels et des moustiques assoiffés, j'adore la franchise de l'orage. Rares sont les coups de foudre d'une telle intensité. J'ai l'impression d'avoir désiré cet endroit toute ma vie. La dernière fois, c'était au Caire... Une nuit chaude et bruyante, le début d'une longue histoire d'amour. J'ai sûrement plus aimé cette ville qu'elle ne m'a elle-même aimé, mais bon, qu'elles soient de lianes ou de béton, les jungles n'ont pas l'habitude d'être complaisantes. Je ne m'attends pas à ce que celle-ci me dorlote le soir, je la devine rebelle et sauvage, indomptable, affamée

de causes perdues et nourrie qu'à la musique tropicale. C'est ce qui m'attire chez elle.

Sous le petit toit en tôle de l'aéroport, la foule s'agrandit et commence à se bousculer, je me retrouve à moitié sous la pluie. Les gouttes sont chaudes, lourdes, une seule suffit à casser ma clope en deux. En jouant du coude pour revenir au sec, j'aperçois des gens faire signe à un taxi puis y monter. Alors, comme un singe, j'imité, et j'atterris dans une vieille bagnole usée comme son chauffeur. J'espère qu'il m'emmène bien à l'adresse que je lui ai demandée, la journée est trop belle pour mourir. Trois dollars plus tard, l'hôtel est là.

Il est magnifique, de style maison coloniale, il y a même une terrasse et deux palmiers devant. Une femme heureuse comme une bouteille de rhum m'accueille à l'entrée, puis elle me mène à mon lit, le dernier vacant dans un des dortoirs du haut. « Bueno ? » me demande-t-elle, en rigolant. La pièce est rustique, presque spartiate, quatre matelas s'y entassent à ras le plancher. Au fond, un balcon, il offre une vue sur la rue maintenant ensoleillée. Un hamac s'y repose à l'ombre de grandes feuilles équatoriales. Le paradis.

Bagage déposé, carcasse savonnée, je suis prêt à découvrir la ville. Mais en passant devant la terrasse, j'y croise des routards en train de se désaltérer à la bière tiède. L'occasion est bonne d'en savoir plus sur la région, et qui sait, peut-être de tomber sur un joyeux partenaire de solitude.

Ils sont trois. Le plus intrigant martyrise une guitare en se proclamant gitan. Moitié allemand, précise-t-il :

« Rick. » Je ne le sais pas encore, mais ce babacool deviendra mon principal camarade de route pour les prochaines semaines. Il sent la liberté à des kilomètres ; longs cheveux noirs bouclés, dos tatoué, poitrine colorée de quelques colliers rappelant Woodstock, il partage l'alcool et les Marlboro avec deux Colombiens. Eux aussi sentent la liberté, à leur façon. Le mieux léché des deux s'appelle Camilo. Originaire de Medellín, il a la chaînette en or qui brille comme la réputation de sa ville, il porte des flip-flops blancs sous un pantalon Adidas également blanc, un polo jaune Miami et des lunettes noires. Camilo est une caricature et ça le rend doublement sympathique. Mais son histoire est floue, il cherche des billets pour un match de soccer, ça revient supposément moins cher ici que chez lui, et c'est son frère, un gros businessman de Medellín, qui l'a envoyé. Bref, il discute moins qu'il cherche à attraper le regard des filles qui passent. L'autre Colombien en rigole comme s'il était trop cool pour ça, quand un taxi s'arrête brusquement devant nous.

Comme des campagnards, on regarde la portière s'ouvrir. Et qui en sort, d'un pas arrogant et sûr de lui ? Andrés, le blédard ! L'enculé, qu'est-ce qu'il fait ici ? Il a retenu le nom de l'hôtel que j'ai échappé dans l'avion ! Il est tout content de me revoir, j'ai du mal à dissimuler mon ahurissement. En une fraction de seconde, je me vois perdu au milieu de la jungle, dans une cage, avec Ingrid Betancourt comme codétenue, sous l'œil sadique et triomphant d'Andrés.

Il n'est ici que pour la nuit, dit-il. « Demain je pars au Brésil, par le fleuve. » Il est louche, en même temps

il m'inspire l'aventure. Et je meurs d'envie d'explorer les environs, alors quand il me propose de l'accompagner jusqu'au port, où il doit acheter son billet pour le bateau, je me lève avant lui.

Une démarche de voyou, un regard ambitieux, sa présence est plutôt agréable. On traverse Leticia sans croiser personne, c'est l'heure de la sieste. En moins d'une heure, on est au port de Tabatinga.

L'atmosphère est bouillante. Ici, la misère ne dort pas, elle semble même suivre de près l'odeur de nos pesos. Chemise grande ouverte, Andrés expose ses pectoraux. Le bateau doit être là-bas, me dit-il, pointant l'horizon. On entre dans le marché qui longe le fleuve. L'Amazone, exactement comme je l'imaginai ; sauvage, sale et vrai. Ses flots brunâtres envahissent le marché, on doit emprunter des planches de bois pour lui échapper. Une moto s'y engouffre, klaxonnant au diable, chiant une diarrhée de fumée ténébreuse. Les visages sont tannés par le soleil, les yeux plissés, les fronts dégoulinants. Partout, des poissons grillent avec tête et écailles sur des barbecues improvisés, des femmes vendent des bananes encore attachées au tronc, des jeunes en camisole avec des bras de boxeur chargent et déchargent des cargos rouillés.

Andrés espère refaire sa vie au Brésil. Il dit qu'une fille l'attend au sud de São Paulo, qu'il en connaît une plus belle à Fortaleza ; il dit beaucoup de choses. Il rêve d'être chef cuisinier, ses parents le voyaient militaire. Ils insistaient, il a claqué la porte. « J'ai connu l'armée amigo, trois ans de service obligatoire, l'enfer... Si Dieu veut, dans quelques années, j'aurai

mon propre restaurant ; une adresse cinq étoiles avec fenêtre sur l'océan Atlantique. Fini la guerre, Bogotá, les bidonvilles. Il y aura des filles partout, des voitures de luxe et ça sentira l'Italie jusque dans les chiottes. »

On tombe sur un rafiot aussi pourri que les autres : Tabatinga-Manaus inscrit sur la coque. C'est lui, c'est le monstre de ferraille menant aux rêves d'Andrés. « Gracias a Dios ! » s'écrie-t-il, alors qu'on monte à bord par une planche de bois chambranlante. Il m'explique qu'il devra traîner son bagage avec lui quand il ira aux toilettes, « ici les bateaux sont infestés de voleurs ». Le trajet devrait prendre quatre jours. Par temps de fleuve capricieux, ça peut en prendre huit. Et c'est sans compter les risques de heurter un banc de sable. Dans ce cas, il faudra attendre un autre bateau ou espérer un village indigène proche. J'ai l'imaginaire en ébullition. L'envie irrésistible de prendre le fleuve avec lui, de traverser l'enfer vert jusqu'au Christ Rédempteur de Rio, mais je n'ai pas de visa brésilien, et il aurait fallu en faire la demande à Bogotá.

On rentre à l'hôtel. Quelques routards boivent sportivement sur la terrasse. Camilo m'assure que la bière est froide. J'ai besoin de m'isoler. Dans mes écouteurs, la chanson *Latinoamérica* du groupe Calle 13. Pour la première fois, j'aime l'Amérique latine. Je ressens son âme à travers cette chanson, j'en ai les larmes aux yeux ; elles ne coulent pas, elles n'ont pas coulé depuis ce trajet aéroport Amsterdam-Schiphol–Amsterdam centre-ville. Arrivant d'Égypte, j'avais éclaté en sanglots sans comprendre pourquoi.

Recroquevillé sur moi-même, la tête tournée vers la fenêtre du train, j'avais pleuré de mélancolie, d'amour et d'espoir. La révolution battait son plein, la violence avait rattrapé les manifestants pacifiques, le pays s'enflammait entre les rafales d'armes automatiques et les averses de pierres arrachées au trottoir. J'étais parti comme un voleur, comme un espion – car le gouvernement accusait les étrangers de l'être –, la peur au ventre, une machette sous la gorge, j'étais parti. J'ai la gorge serrée rien que d'y penser, et cette chanson de Calle 13 m'érafle le cœur au couteau.

À l'âge que j'ai, il serait temps de m'y habituer, j'ai la mélancolie facile et l'âme proche-orientale. J'aime me laisser emporter par les flots de l'émotion. J'aurais bien voulu me laisser emporter par le rêve d'Andrés. J'aurai une pensée pour lui, alors qu'il ira aux toilettes avec ses bagages, sous l'électricité de l'orage et sous l'humidité écrasante, en gardant le cap sur l'objectif : une adresse cinq étoiles avec fenêtre sur l'Atlantique.

Santa Rosa, Perú



De Leticia, dix minutes de pirogue motorisée. On est l'équipe du dortoir au complet, Rick le Gitan allemand, Daniel un Suisse allemand, Camilo et moi. Un simple mouvement nous fait presque chavirer. On accoste au bord d'un grand restaurant à aire ouverte. Complètement vide. Des aras agrippés aux planches de tôle du toit forment le bruyant comité d'accueil. Ils se donnent des coups de bec et je me dis qu'ils doivent passer leur temps à se battre, vu leur plumage à moitié arraché. Je me demande pourquoi ils restent là, et je comprends qu'on a dû les amputer, ils ne savent plus voler, ils ne savent que décorer. Camilo veut immortaliser l'instant, on se prend donc en photo devant ce superbe mais triste décor, puis on sort du resto.

À notre droite croupit dans l'humidité une base militaire faite de quelques cabanes en bois, au centre d'un champ de boue où trône un drapeau du Pérou. À l'ombre d'arbres tropicaux, une dizaine de têtes suantes observent notre progression. Ils arborent

bottes, t-shirt et M16 noir, pantalon et casquette kaki. On les salue, ils ne répondent pas. À notre gauche, un hôtel aux allures de bordel se décompose sur deux étages. À la porte, elles sont deux, nous ayant sûrement entendu accoster ; en bonnes commerçantes, elles présentent leurs attributs au nouveau marché que potentiellement nous formons. Courtes sur sandales, le bassin dans des mini-shorts en jeans effiloché, l'une porte une camisole rouge, l'autre un top rose. Elles nous fixent durement, le sourire ne faisant apparemment pas partie de la technique locale de vente.

On flâne sans raison et, peut-être pour s'en trouver une, on cherche un endroit où manger. Le chemin se profilant au travers de maisons sur pilotis est souvent dévoré par le fleuve. Pour ne pas perdre mes sandales, je les prends dans mes mains, aux endroits où l'eau excède la hauteur des genoux. Un homme qui tient une épicerie où l'on achète bière et chips nous apprend que le fleuve recouvre ainsi le village trois mois par année. Cloué au balcon de sa bicoque, sur une chaise à laquelle on a ajouté des roues, une sorte de fauteuil roulant amazonien, il se balance d'avant en arrière, l'air heureux. Il dit ne plus marcher depuis quinze ans. Sur sa grosse bedaine repose un maillot du Bayern Munich, l'Allemand voudrait en faire un sujet de conversation, mais l'homme n'y connaît rien : « Munich ? Non, non, mon t-shirt, c'est régional, dit-il, on porte tous ça ici. » Sonné comme après avoir reçu un uppercut, l'Allemand demande une autre bière et on poursuit notre balade. Le Suisse m'interpelle devant une maison sans murs, munie que d'un

toit et d'une porte qui, elle, tient entre deux troncs d'arbre. « Ils ont une porte mais pas de murs ! » me dit-il, amusé. Je souris timidement et regarde autour pour m'assurer que personne ne l'a vu pointer du doigt la maison en riant.

On s'attable finalement à un restaurant où l'on nous promet que le poisson est frais, le contraire m'eût étonné. La salsa, servie dans un Tupperware commun dans lequel trempe une cuillère, est faite d'oignons, de tomates et de poivrons marinés ; c'est à s'en lécher les doigts. L'Allemand se commande une deuxième assiette, une je-ne-sais-pas-combientième bière, et les heures défilent lentement. Le village s'est presque habitué à notre présence, les regards se font moins insistants. Je remarque qu'ici tout le monde semble attendre, rien de spécial, attendre seulement. Il n'y a rien à faire de toute façon, ou tout est à faire, ça dépend du point de vue. Reste qu'ici la vie est un long Amazone tranquille. On reprend la route en pleine noirceur, silencieux dans le taxi-pirogue qui nous ramène à Leticia.

Je me pose seul sur la terrasse de l'hôtel, torse nu, Marlboro light au bec. Une pluie salvatrice étouffe la chaleur en un éclair. Je regarde passer les motocarros en arrachant des croûtes de peau morte sur mon visage pelé.

« J'ai vu par hasard son nom sur une carte ; elle me plaisait déjà. Entourée de guérilleros et de narcotrafiquants, plongée au cœur de l'Amazonie, aux frontières du Brésil, du Pérou et de la Colombie, moitié ville moitié village, j'ai eu envie de mettre un visage sur son nom : Leticia. »

Dans ce récit de voyage multisensoriel, sur les traces de Manu Militari, on découvre la Colombie à travers ses sons, ses odeurs, ses couleurs, sa chaleur. On peut presque sentir les piqûres des insectes...

On rencontre Rick, Milena, Camilo, Tournesol Magique, mais aussi les autres, ceux qu'on croise au bord de la route, l'instant d'un regard, et que Manu sort de l'ombre en braquant la lumière sur eux, le temps de nous montrer leur grandeur ou leur déchéance.



Auteur-compositeur-interprète, Manu Militari a vendu 65 000 disques et a remporté deux Félix. Considéré comme l'une des plumes les plus marquantes de sa génération, il signe avec *Le Sourire de Leticia* son premier livre.

